

William S. Messier
Écrivain

Totalement ville,
complètement nature

Jusqu'à maintenant, dans mon humble parcours littéraire, je me suis intéressé à la représentation de la vie de jobbeurs, du travail manuel et d'une certaine ruralité industrielle des Cantons-de-l'Est. Ça m'a valu l'honneur d'être associé par la critique à un certain retour à la terre ou au territoire dans la littérature contemporaine. Ce n'est pas sans enthousiasme que je prends graduellement conscience de cette idée. Sauf que je ne peux pas m'empêcher de vouloir aiguiller dans la mesure du possible ces lectures, quitte à écorcher un peu le romantisme rattaché à mon supposé retour à la terre. En fait, il faut savoir que je ne suis pas vraiment un gars de campagne. J'ai côtoyé juste assez de jobbeurs et de cultivateurs pour acquérir une connaissance superficielle de leur milieu; une connaissance suffisante pour assimiler plus ou moins bien leur langage et vouloir les mettre en scène dans des fictions. Je suis plutôt le produit d'une banlieue régionale — ou de cette *périphérie* qui semble toujours se

définir par rapport au centre ou plutôt attendre que le centre la définisse. Plus précisément, mon régionalisme littéraire est truffé de bungalows, de *clapboard*, de voitures familiales, de pelouses coupées à l'aide de ciseaux et d'aménagements paysagers extravagants. La ruralité que je m'efforce de représenter ressemble plus à une banlieue excentrique, et puis je m'intéresse moins à ses charmes bucoliques qu'aux éléments de la vie ordinaire qu'on peut y rencontrer : le langage vernaculaire, la façon dont on y circule, les arts de faire, etc.

J'ai grandi à Granby, municipalité autoproclamée « capitale du bonheur », dans un bungalow situé au cœur d'un quartier qui, comme des centaines d'autres développements du même genre au Québec, portait un nom ringard et faussement noble. Peuplée de plus de 64 000 âmes, Granby se situe environ à une heure de Montréal et à une heure de Sherbrooke, ce qui en fait la banlieue ni de l'une ni de l'autre. Pourtant, son développement dans les trente dernières années lui donne un drôle de statut. On vit à Granby en équilibre entre l'urbanisme de banlieue et celui d'une petite ville de quelques dizaines de milliers d'habitants.

Je considère que j'y ai vécu comme en banlieue. À ce titre, mon expérience est marquée par une culture de l'envie, ou un désir profond d'authenticité toujours impossible à combler. N'ayant pas eu la chance d'accéder à la vie culturelle foisonnante d'une métropole comme Montréal, ni de côtoyer des monuments historiques ou patrimoniaux importants — ceux-ci sont durs à trouver dans Montplaisant-sur-le-lac —, mon rapport à la culture était déterminé par la télévision. Et, n'eussent été ma famille adepte de marche en montagne et nos visites hebdomadaires à la ferme de mes oncles, mon rapport à la nature se serait défini par la piste cyclable longeant le lac artificiel de la ville, les multiples terrains vacants de mon quartier en plein développement dans lesquels je faisais semblant de chasser les marmottes, et les tortues occasionnelles qui se frayaient un chemin hors des marécages du lac Boivin pour interrompre nos parties de hockey bottine dans les ronds-points asphaltés. Et, bien

sûr, par le zoo, où j'ai occupé mon premier emploi d'été à ramasser les déchets de touristes négligents.

Par ailleurs, il semble que la banlieue se définisse souvent par ce qu'elle n'est pas. Et j'ajouterais, par ce qu'elle désire féroce­ment être. La ville de Repentigny a déjà adopté ce slogan : « Repentigny, totalement ville, complètement nature. » Blainville, pour sa part, serait « d'un naturel invitant ». Et on choisirait de vivre à Chambly « pour sa nature, pour son patrimoine ». Cette polarité ville-nature revient constamment dans les slogans municipaux de villes comme Granby ou sur les affiches publicitaires de projets immobiliers en banlieue.

Pour l'anecdote, ma belle-mère m'a dit récemment qu'elle avait aménagé un joli « loft urbain » dans le sous-sol de sa « maison de ville » dans le secteur en pleine effervescence du Mi-Vallon, à Rock Forest, en périphérie de Sherbrooke.

En ce qui concerne mon propre désir d'authenticité, j'ai passé la majeure partie de mon adolescence dans cette banlieue rurale à envier les maniérismes, les idiosyncrasies, l'attitude, la mode vestimentaire ainsi que la musique d'une certaine jeunesse urbaine afro-américaine défavorisée. Disons-le sans détour : j'étais un pseudo-gangster dans la capitale du bonheur.

J'avais l'arsenal complet : vêtements amples, casquettes portées de travers, camisoles de basket, vocabulaire anglicisant, tables tournantes, avatar de graffitis, surnom de MC, etc. Évidemment, l'adolescence étant une période riche en paradoxes, je ne saurais expliquer mon comportement et mes intérêts de l'époque par le simple fait que j'habitais en banlieue. Avec le recul, je crois être en mesure de dire que j'enviais surtout aux rappeurs et à la culture hip-hop en général leur *ancrage* dans un lieu. Mon hip-hop était essentiellement urbain, comme le country est essentiellement rural. À ce jour, je n'arrive pas à imaginer une seule forme d'art qui soit essentiellement suburbaine ou qui émerge uniquement de la banlieue.

En ce sens, je considère que mon adhésion à la culture hip-hop constituait une sorte de rébellion par rapport à l'espace dans lequel j'évoluais. La banlieue, par sa façon de nous condamner à contempler l'herbe d'un éternel voisin, m'apparaît aujourd'hui comme un excellent foyer de résistance. Résistance face à l'ordre imposé de la vie économique ou industrielle.

Aujourd'hui, mon « retour au territoire » s'articule autour de ce même principe. La seule forme d'engagement que je me sens apte à assumer, dans ma création, passe par une déconstruction des lieux communs. Je m'oppose à une littérature de touristes. Plutôt, je scrute la contamination du paysage rural par celui de la banlieue. J'investis cet espace. Par exemple, ma région natale, celle de Brome-Missisquoi où réside encore une bonne partie de ma famille élargie, porte les traces de cette contamination que la Route des vins, axe touristique central du coin, tend à éviter. Mathieu Arsenault décrit bien le phénomène quand il parle de la « ruralité trash » que montre une frange de la poésie contemporaine :

Le tourisme [...] travaille le regard, organise la visibilité rurale, cachant certains paysages pour en montrer d'autres, façonnant les attentes du vacancier de manière à ce que les détails du trajet, qui ne correspondent pas à ce que l'on désire lui montrer — ces paysages romantiques et les poncifs environnementaux qu'on y associe —, lui demeurent imperceptibles. On donnera ainsi à voir les productions du terroir plutôt que les grands espaces d'exploitation industrielle, la ferme d'alpagas plutôt que les mégaporcheres, les sentiers aménagés, mais pas les routes dangereuses des compagnies forestières, etc.¹

À Granby, j'ai grandi dans un coin où, pour chaque maison « typique » évoquant les charmes de la vie champêtre ou le patrimoine loyaliste, il y a des centaines de maisons Alouette cordées dans des quartiers d'asphalte neuf et de tourbe fraîchement déroulée. Le phénomène découle de réalités économiques complexes, mais

1. Mathieu Arsenault, « Ruralité trash », *Liberté*, n° 295, avril 2012, p. 42.

il m'apparaît depuis longtemps comme un terrain de jeu littéraire particulièrement divertissant. Il donne lieu à de curieux effets de contraste. Ainsi, j'ai voulu inventer pour cette banlieue rampante et excentrique un folklore qui lui serait propre. Jacques Prud'homme, personnage de mon roman *Épique*² doté du don d'ubiquité, véritable héros du folklore local, est aussi un banlieusard qui nettoie sa piscine, démonte son abri Tempo, aiguise plus ou moins régulièrement les lames de sa tondeuse à gazon.

La charogne, autre figure centrale du roman, sert précisément de témoin de la vie ordinaire. Aplatie sur le bord du boulevard David-Bouchard, à Granby, par exemple, elle incarne à mon sens les enjeux de la banlieue rurale. Elle est peut-être la seule présence suburbaine qui soit véritablement « totalement ville, complètement nature ».

2. William S. Messier, *Épique*, Montréal, Marchand de feuilles, 2010.